

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
ÉTRANGER: fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur: THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef: MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures: - Jacques Offenbach. - Expulsion des Congrégations en France. - Le Photophone.

TEXTE: - Nos Gravures. - Le Bouquet Dénonciateur. Nouvelle. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Rôle Social de la Chanson. - Les Gros, Mangeurs des Petits. - Voyages. La Cité des Mormons. - Le Coup de Cravache, ou Topee-le-Mulâtre. Roman.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 5.

— 11°. ANNÉE. —

4 Décembre 1880.

NOS GRAVURES.

JACQUES OFFENBACH.

Jacques Offenbach, le célèbre créateur de l'Opérette, est mort au mois d'octobre à Paris.

Né à Cologne le 21 juin 1819, il se fit dans la suite naturaliser Français et fut élève du Conservatoire de Paris, de 1833 à 1834.

Il s'était déjà fait un nom comme violoncelliste et comme chef d'orchestre au Théâtre français, lorsque, en 1847, il se révéla comme compositeur, en brochant sur les fables de La Fontaine une musique facile et gaie, qui courut bientôt les salons pour gagner la rue ensuite. Les plus populaires de ces compositions furent „la Cigale et la Fourmi, le Corbeau et le Renard, le Savetier et le Financier, la Laitière, etc.”

Directeur du théâtre des Bouffes Parisiens, il y fit jouer une série de bouffonneries musicales auxquelles le succès a fait rarement défaut. Voici les plus renommées de ces œuvres: Les deux Aveugles, le Violoneux, la Rose de St.-Flour, Orphée aux Enfers, la Belle Hélène, la Grande-Duchesse de Gérolstein, la Fille du Tambour-Major, etc.

Les compositions d'Offenbach sont plus remarquables par la verve et l'originalité que par la distinction. Comme on lui reprochait un jour de faire de la musique trop légère: „Tant mieux, répondit-il, elle a moins de chance de tomber.”

Offenbach est mort en mettant en musique, à la suite d'une gageure, le discours de réception à l'Académie française, prononcé par Victorien Sardou ...

quelques scènes, qui ont trait à la mise à exécution des décrets à Paris.

La première des quatre gravures de notre quatrième page nous montre la force armée enfonçant à coups de haches les portes d'un couvent; la seconde et la quatrième, une expulsion de religieux par les agents de police; la troisième, la fermeture d'une chapelle et la résistance de plusieurs dames à cet acte.

La planche qui vient ensuite nous présente l'aspect de la cour d'un couvent de Capucins, le jour avant la mise à exécution des décrets. Plusieurs personnes, qui se sont enfermées



JACQUES OFFENBACH.

EXPULSION DES CONGRÉGATIONS EN FRANCE.

Les journaux quotidiens nous ont longuement narré les diverses péripéties, qui ont accompagné l'expulsion des ordres religieux en France; nous pouvons donc nous dispenser de relater ces événements, connus de nos lecteurs. Nous nous contenterons de leur représenter, par la gravure,

avec les religieux dans le cloître, font leurs adieux aux moines et reçoivent la bénédiction du supérieur de l'Ordre.

LE PHOTOPHONE.

Jusqu'ici, quand on transmettait la voix à distance avec deux téléphones, il fallait relier les deux instruments par un fil métallique; eh bien! ce fil métallique va être remplacé par la lumière. M. Graham Bell, l'inventeur du téléphone, a trouvé le moyen de transmettre la parole avec un rayon lumineux.

Il est facile de saisir le principe du photophone. L'idée repose sur l'utilisation des parties d'un corps simple connu sous le nom de sélénium; cette substance brune, tenant du soufre et du phosphore, est un corps isolant de l'électricité; chauffé à 200 degrés, il commence à conduire l'électricité. Plus tard, on découvrit que le sélénium, exposé à la lumière, acquérait un pouvoir conducteur de l'électricité considérable. Le sélénium, plongé dans l'obscurité, ne laisse pas circuler le courant électrique; éclairé, le courant passe au contraire avec la plus grande facilité.

Du moment donc où deux points peuvent laisser passer un rayon lumineux sans obstacle, la parole est transmise. Voici en quelques mots l'explication de la découverte de M. Bell:

Un rayon de lumière va du point de départ au point d'arrivée, bien dirigé par un réflecteur. On parle devant une membrane vibrante. Au point d'arrivée, le rayon est réfléchi à l'aide d'un miroir sur un petit disque de sélénium en communication d'une part avec une pile électrique, et de l'autre avec un téléphone. Les variations d'éclat de la lumière qui tombe sur le sélénium produisent des variations de force dans le courant électrique, et ces variations font à leur tour vibrer la membrane du téléphone récepteur. Comme au départ et à l'arrivée le rythme des vibrations est le même, ce qui se dit d'un côté se reproduit exactement de l'autre. La lumière est devenue ici un véritable organe de transmission mécanique qui a permis de faire osciller synchroniquement les membranes vibrantes de l'appareil transmetteur et du téléphone récepteur.

La membrane vibrante du parleur est placée horizontalement; elle est reliée par une légère tige à une petite plaque verticale munie d'une fente transversale. En face de cette plaque s'en trouve une seconde parallèle, fixée sur un socle

et percée aussi d'une fente. Quand l'instrument est au repos, les deux fentes sont en regard, et le rayon de lumière traverse ses deux ouvertures parallèles.

M. Bell a fait plusieurs expériences qui toutes ont parfaitement réussi; mais nous ne pensons pas que le photophone puisse détronner le téléphone. Il est très-commode, il est vrai, de pouvoir parler sans fil conducteur, mais la lumière est arrêtée par le plus petit obstacle, tandis que les fils circulent partout.

En tout cas, la transmission de la parole par la lumière est une des plus curieuses inventions de la science moderne.

LE BOUQUET DÉNONCIATEUR.

Nouvelle.

I.

On était aux premiers jours du mois de mai de l'an 15....

Les derniers rayons du soleil, disparaissant derrière les hautes montagnes de la Forêt-Noire, inondaient toute la plaine d'un flot doré de douce lumière.

Dans un petit sentier, serpentant à travers une verdoyante prairie, marchaient, en se donnant la main, une jeune fille et un jeune homme.

Le jeune homme, à la figure douce, éclairée de deux grands yeux pleins d'intelligence, paraissait triste et rêveur; sa compagne, gracieuse enfant d'Allemagne, fraîche et pure comme la fleur des bois, semblait, elle aussi, abîmée dans de douloureuses pensées; de gros soupirs lui soulevaient le cœur et des larmes brûlantes perlaient de ses paupières.

— Ah! Marguerite, s'écria le jeune garçon, sèche tes pleurs.... Non, je ne partirai pas, puisque mon départ nous est si pénible à tous deux.... Je ne me sens pas le courage de me séparer de toi. Retournons au village.... Oh! vois-tu, si j'avais pu prévoir cette cruelle séparation, qui m'est aujourd'hui imposée, j'aurais brisé ces statuette que je me plaisais à modeler dans mon enfance... On me prédit la gloire, les honneurs, la fortune; mais adieu gloire, fortune, honneurs! Je leur préfère ton affection et notre bonheur à tous deux; je resterai pauvre, obscur, inconnu au village, mais heureux auprès de toi....

— Herman, Herman, ne parle pas ainsi, soupira la jeune fille.... Ne pas partir, rester au village, consumant ton existence dans une profonde obscurité, toi, que le Ciel a doué d'un si admirable talent de sculpteur.... Etouffer dans ton âme cette vocation d'artiste, qui t'appelle à la plus brillante des carrières.... tout cela pour moi.... Oh! ce ne serait pas seulement une faiblesse, ce serait un crime. Non, pars, Herman, vas à Rome, vas féconder ton génie à ce lumineux foyer de tous les arts; puis, reviens au sol natal, riche, grand, illustre, reviens auprès de ta Marguerite, qui t'attendra... toujours fidèle, et que tu retrouveras toujours plus aimante.

— Ma bonne Marguerite, répliqua Herman, tu me rends tout mon courage... Oui, séchons nos larmes et sourions à l'avenir. Que notre mutuelle affection et notre mutuelle confiance l'un dans l'autre nous consolent et nous rendent la séparation moins douloureuse... Oh! maintenant, je me sens la force de partir... Ton souvenir restera toujours gravé dans mon cœur et ton image présente à mes yeux... Marguerite, il faut nous quitter... J'entends là-bas le roulement du coche, qui doit m'emporter loin de toi...

Et les deux jeunes gens, tout en larmes, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre sans pouvoir proférer une parole.

Le coche arriva au grand trot et s'arrêta court sur un geste d'Herman.

— Du courage, Marguerite, du courage... Viens, regarde ces myosotis qui croissent au bord de cette eau limpide; ils semblent avoir été placés là tout exprès pour nous; prends ce bouquet, que je te donne en dernier sou-

venir; le myosotis, c'est la fleur de l'absence, qui nous rappelle ceux qui sont loin de nous.

Et Herman et Marguerite échangèrent quelques branches de *vergiss-mein-nicht* aux belles couleurs azurées, et ils se jurèrent de les conserver pieusement.

Le jeune homme sauta rapidement dans la lourde voiture, qui reprit sa course au grand galop, et la pauvre fille se trouva seule dans la campagne déserte, suivant de ses yeux voilés de larmes le coche, qui commençait à se perdre dans un nuage de blanche poussière.

Elle resta là, immobile, jusqu'à ce que la voiture eût complètement disparu dans le lointain; alors elle se mit à courir, espérant la rejoindre et entrevoir une dernière fois les traits d'Herman. Longtemps, longtemps, elle courut ainsi, reprenant une nouvelle ardeur chaque fois que le vent du soir lui envoyait l'écho du roulement de la voiture. Mais bientôt, brisée de fatigue et d'émotion, elle s'arrêta, porta de tristes regards vers l'horizon, qui s'assombrissait, et s'assit sur le bord de la route, donnant libre cours à ses sanglots et couvrant de ses baisers et de ses pleurs le bouquet de myosotis, que son ami lui avait donné à son départ.

La lune brillait déjà de tout son éclat au firmament, lorsqu'elle reprit le chemin du village....

Et pendant toute cette nuit, et pendant bien des jours, le coche roula, roula, emportant dans sa course rapide, loin de sa patrie et de Marguerite, Herman, dont la pensée s'envolait triste et soucieuse au doux pays de ses amours.

II.

Ce XVI^e siècle, époque à laquelle se passe notre récit, porte dans l'histoire le glorieux nom de Siècle de Léon X.

Jamais le monde n'assistait à un plus bel épanouissement de l'esprit humain, à un plus grand et plus brillant mouvement intellectuel; véritable âge d'or des arts et de la poésie, dont le rayonnement se prolongera à travers la postérité la plus reculée.

L'Italie s'ouvrait hospitalière à tous les artistes, à tous les savants, qui y accouraient des froides régions du Nord pour y féconder leurs talents à son généreux soleil et à son ciel d'azur....

Herman avait vécu et grandi dans ce siècle, qui vit naître à la lumière les plus beaux génies que l'humanité ait enfantés; et bien jeune, il avait senti s'éveiller en lui ces aspirations mystérieuses et inconnues, qui révèlent une âme d'élite, une âme de poète et d'artiste.

Encore enfant, il s'amusait à façonner avec de la terre argileuse des statuette, dont le travail fini et gracieux dénotait chez leur auteur les plus sérieuses dispositions pour la sculpture. Ces heureuses dispositions ne firent que se développer avec l'âge; et Herman, armé d'un méchant couteau, vous taillait dans le bois des Madones et des petits Jésus, à la délicieuse figure pleine d'une angélique et suave douceur. Tous les bons habitants de la Forêt-Noire s'extasiaient d'admiration à la vue de ces statuette; chacun voulait avoir la sienne pour orner sa cabane, et c'est ainsi que cet enfant-sculpteur peuplait tout le village de jolis petits chefs-d'œuvre....

— Femme, dit un soir le père d'Herman à son épouse, je viens de porter à notre digne pasteur la grande Vierge qu'il avait prié notre fils de lui faire pour le mois de mai, qui approche.... Il a été émerveillé du travail. „Oh! me répétait-il, ton enfant est né réellement artiste, et, si tu le veux, il fera un jour l'orgueil de ton nom et la gloire du pays.... Non, il ne peut rester plus longtemps au village. Ce serait un crime de laisser s'éteindre en lui ce beau talent, qu'il a reçu du Ciel; il faut qu'il parte et qu'il entre dans une de nos grandes écoles de sculpture d'Allemagne; je me charge moi-même de l'y placer.”

— Ah! mon homme! répondit la mère, nous qui aimons tant notre cher petit Herman, qui est tout notre bonheur et toute notre joie! Aurais-tu la force de te séparer de lui, de l'envoyer, si jeune, dans un pays lointain et inconnu et de l'arracher à ma tendresse?...

— Femme, ce serait, il est vrai, un pénible sacrifice pour nous.... mais soyons raisonnables,

avant tout. Notre cher petit Herman a appris à tailler le bois, comme il a appris à courir, à parler; c'est, comme le dit notre vénéré pasteur, un don du Seigneur; or, veux-tu contrarier cette vocation, qui l'appelle à la gloire, et le mettre ici à un métier, qui lui fera horreur et pour lequel il n'est pas né?... Non, femme, ne soyons pas égoïstes à ce point de briser la carrière de notre enfant, pour les quelques jours de douleur que cette séparation nous coûtera!... Écoutons les sages conseils de notre bon pasteur et pensons que c'est Dieu lui-même qui parle par sa bouche....

La mère ne répondit rien, mais d'abondantes larmes lui inondèrent le visage; son fils, à ses côtés, tâchait de la consoler, la caressait de ses baisers et lui promettait de venir souvent la revoir quand il serait loin du toit paternel...

Huit jours après, Herman était admis à l'école de sculpture de Munich....

Ses progrès dans cet art furent si rapides, que déjà le nom du jeune artiste était salué avec fierté et avec espérance par ses maîtres, comme une des futures gloires de l'Allemagne.

Pendant sa longue absence du sol natal, il n'oublia pas de retourner au village, aussi souvent qu'il le pût, embrasser sa mère et lui apporter le fruit de son travail.

Herman n'était plus maintenant cet enfant, sauvage et timide à la fois, que nous avons vu quitter tout en larmes ses parents, sa famille et ses hautes montagnes.

Les années s'étaient écoulées; l'enfant était devenu un jeune homme à la mâle beauté et au cœur aimant; et à son retour au pays, il avait retrouvé sa petite Marguerite, la compagne de ses jeux, bien grandie aussi, et si jolie et si gracieuse qu'il sentit la simple amitié, qu'il avait jusqu'ici éprouvée pour elle, faire place à une affection plus douce et plus pénétrante; et Herman et Marguerite s'avouèrent timidement qu'ils s'aimaient. Cet amour à peine naissant, et si vif et si heureux, devait bientôt connaître tous les chagrins, tous les désespoirs d'une longue et cruelle séparation.

La ville de Munich alloua au jeune artiste une riche dotation, et l'envoya à Rome suivre les leçons des grands maîtres et y perfectionner son admirable talent par de laborieuses études.

Les adieux entre les deux amants, comme nous l'avons vu, furent bien tristes et bien touchants, et au moment suprême de cette pénible séparation, les serments les plus sincères de tendresse et de fidélité furent échangés.

Avec quelle émotion, avec quelles palpitations de plaisir et de bonheur, la pauvre Marguerite reçut de son fiancé sa première lettre; elle se plaisait à répéter délicieusement chaque phrase, chaque mot: il lui semblait l'entendre parler doucement à son oreille comme autrefois; c'était bien là ce qu'il lui disait, quand il était à ses côtés, c'était encore ce qu'il répétait, loin d'elle.

Et ainsi la jeune fille, pleine de confiance, pleine d'espoir, voyait avec joie s'écouler et les jours et les semaines, qui la rapprochaient insensiblement du retour si ardemment attendu de son bien-aimé.

III.

Rome, cette Rome du siècle de la Renaissance, toute peuplée des splendeurs du passé, avec ses monuments si nombreux et ses ruines infinies; toute resplendissante de la gloire de Pétrarque, de Torquato Tasso, de Michel-Ange et de Raphaël; cette vaste métropole de l'Univers, où artistes, poètes, savants étaient aussi serrés, aussi brillants que les étoiles de son ciel d'or et d'azur, émut vivement l'âme enthousiaste de Herman. Il ne pouvait s'arracher à la contemplation de tous les immortels chefs-d'œuvre dont ce vieux sol romain est jonché à chaque pas. Devant toutes ces merveilles, devant ces innombrables richesses artistiques, il se sentait comme écrasé sous le poids de son infériorité. Oh! alors un cri de désespoir sortait de sa poitrine; il rougissait de lui-même, il avait honte d'avoir profané cet art divin, qui donna au monde Michel-Ange; lui, pauvre pygmée,

qu'oserait-il encore tenter après ces géants du génie humain!

Et enfermé dans sa petite chambre, en proie à un sombre découragement, il aurait voulu de son marteau briser en mille morceaux ces statues, ses premières œuvres, qui faisaient tout son orgueil, toute sa joie et qui maintenant lui inspiraient presque du dégoût pour une carrière dans laquelle il était entré avec tant d'espérance!...

Mais tout-à-coup l'image de Marguerite apparaissait à ses yeux, comme dans une vision, lui reprochant sa coupable faiblesse et l'excitant à la persévérance et à la lutte...

— Oui, Marguerite, s'écria-t-il, je te vois, je t'entends me répétant tes dernières paroles, au moment suprême de nos adieux: „Pars et reviens, grand, riche, illustre auprès de moi!" Grand et célèbre, je le deviendrai... je veux le devenir pour toi!...

Alors, dans la fièvre de son chaste amour, dans la fièvre du travail, il reprenait son ciseau, s'attaquait au marbre et taillait, taillait sans trêve ni relâche; et un jour, son ouvrage achevé, il le contempla avec un amer sourire, et secouant tristement la tête, il couvrit sa statue d'un voile, la jugeant indigne d'apparaître à la lumière.

Au même instant il entendit quelqu'un frapper à sa porte. C'était son patron, maître Giovanni.

— Eh bien! jeune homme, dit celui-ci d'un air sévère, voilà déjà un certain temps que tu es à Rome et tu me fais bien rarement l'honneur de visiter mes ateliers; je n'ai encore vu de toi aucun travail qui me permette de juger de ton mérite... Ah! il ne faut pas te laisser aller au découragement, mon ami. Tu es ébloui par toutes les splendeurs qui t'entourent, tu t'écries peut-être: „Non, non, je ne sais rien, et tous mes faibles et stériles efforts ne me font que plus cruellement sentir mon impuissance!..."

— Oui, maître, vous l'avez deviné, répondit Herman; je rougis de moi-même, je me ris de ma sottise audace...

— Herman, la confiance en toi-même te fait défaut... aie au moins confiance en moi, je te dirai toute la vérité. Je te prie, j'exige que tu me montres quelque ouvrage, afin que mon appréciation fixe ton avenir...

En parlant ainsi, maître Giovanni s'était retourné vers la statue, et brusquement il arracha le voile qui la cachait.

Cette statue représentait une ravissante figure de jeune fille, dans l'attitude de la prière...

A cette vue, le patron recula d'étonnement et s'exclama:

— Herman, que vois-je!... cette statue, que tu veux dérober aux regards... serait-ce toi... mais non, c'est impossible... Oh! dis-moi, dis-moi vite... je ne sais que croire... Quel magnifique coup de ciseau!... Quelle délicatesse dans la sculpture!... Quelle inspiration dans toute l'œuvre!...

Herman tremblait d'émotion; la joie brillait dans ses yeux; il restait appuyé sur le dossier de sa chaise, sans pouvoir, sans oser peut-être proférer une parole.

— Mais qu'as-tu donc, mon enfant, tu trembles, tu restes muet... Serait-ce donc toi, l'auteur de cette merveille?...

— Oui, c'est moi!... c'est moi!... balbutia Herman.

— Toi, mon fils, l'auteur de ce chef-d'œuvre... Mais, tu es un génie véritable; Michel-Ange, s'il était ici, te presserait sur son cœur, comme moi je te serre en ce moment dans mes bras... Et tu doutais de tes forces, de ton talent, pendant que tu faisais jaillir de ton ciseau des trésors de beauté et de grâce...

— Maître... maître... la joie, le bonheur m'étouffent... Oh! c'est par bonté, c'est comme encouragement, n'est-ce pas, que vous parlez ainsi? Et cependant, je croyais mon travail indigne même du jour qui nous éclaire, et j'allais peut-être tourner contre cette statue le marteau qui a servi à la tailler...

— Oh! crime... oui, c'eût été un crime affreux! Viens avec moi, Herman, viens, que je proclame bien haut ton nom et que j'annonce à Rome qu'un nouveau génie est né à la lumière!...

IV.

Dès ce jour, la destinée d'Herman était fixée, et deux mois s'étaient à peine passés depuis l'événement que nous venons de rapporter, que déjà le jeune sculpteur s'était acquis, dans la carrière artistique, une célébrité qui allait sans cesse grandissant.

Il se voyait honoré de l'amitié et de la protection de toutes les grandes illustrations de l'époque, comblé des faveurs des puissantes familles princières, auprès desquelles le mérite trouvait toujours les plus vifs et les plus sympathiques encouragements.

La vie s'écoulait gaiement pour lui dans les triomphes et les succès, les fêtes et les réjouissances. Et Herman, pauvre enfant, sorti simple et naïf de ses montagnes, jeté tout-à-coup au milieu de ces splendeurs inouïes, de ce luxe effréné, de ces magnificences, de ces élégantes corruptions, qui marquèrent le XVI^e siècle, Herman se sentit comme pris d'un vertige et d'un éblouissement. Dans l'enivrement de sa gloire, dans le tourbillon de plaisirs qui l'emportait, le souvenir de Marguerite et du pays natal n'apparaissait plus à sa pensée que bien vague et bien lointain...

Et lorsque Marguerite comparait ses premières lettres à celles qu'il écrivait maintenant, elle n'y trouvait plus les expressions de vive tendresse qui la rendaient toute émue de bonheur. Alors son cœur se serrait dans une déchirante étreinte d'angoisse et de douleur, et dans des missives toutes baignées de ses larmes, la malheureuse jeune fille reprochait à Herman sa froideur, lui parlait du passé en termes attendris, lui rappelant ses serments et le suppliant de lui dire toute la vérité, si affreuse qu'elle pût être, plutôt que de prolonger le martyre de sa vie par de perpétuels tourments. Et la vieille mère de Marguerite voyait son enfant perdre peu à peu l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Longtemps parfois elle arrêta sur elle son regard humide de pleurs, et tous ses conseils, toutes ses caresses ne pouvaient consoler cette pauvre âme brisée par le chagrin.

Herman avait-il donc oublié sa bien-aimée Marguerite, au bout de si peu de temps? Un drame va-t-il succéder à cette douce idylle?...

(A continuer.)

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Généralement, en cette saison, les personnes qui ont les amygdales sensibles contractent facilement des maux de gorge qui déterminent une aphonie momentanée. Lorsque le mal de gorge est dû uniquement à l'inflammation des amygdales, on s'en débarrasse en quelques heures en s'entourant la gorge d'une cravate formée d'un linge imbibé d'un mélange d'huile et d'ammoniaque. La rougeur extérieure produite par cette application disparaît bien vite.

Signalons à ce sujet, comme très-mauvaise, l'habitude de porter de la laine autour du cou pour se protéger du froid: cela engendre des maux de gorge en amenant le sang de ce côté. L'usage du cache-nez doit donc être absolument abandonné; un léger foulard de soie suffit pour procurer de la chaleur, sans présenter les inconvénients d'un tissu de laine.

* *

Voulez-vous composer une excellente boisson apéritive? Prenez: Copeaux de quassia amara, 8 grammes; — Eau bouillante, 1 litre. Jetez le quassia dans l'eau bouillante, laissez infuser pendant deux heures et passez à travers un linge.

Un verre de cette tisane froide, bue avant le repas, réveille l'appétit et favorise la digestion.

* *

A présent, voici la formule d'un Purgatif salin sans goût amer désagréable et sous

un petit volume. Le médecin qui nous la communique, a remarqué qu'il suffit d'un peu d'essence de menthe pour masquer absolument le goût du sulfate de magnésie, à la condition toutefois que la quantité de véhicule soit peu considérable. Il a vu en outre que l'on peut donner ainsi un purgatif représenté par quelques gorgées de liquide, et cependant purger d'une façon très-active. La même quantité délayée dans une bouteille de liquide ne donnerait pas les mêmes résultats. Ci-après la formule: Sulfate de magnésie, 20 grammes; — Eau, 40 grammes; — Essence de menthe, 2 à 3 gouttes. On peut se faire livrer la portion ainsi formulée par le pharmacien, ou bien on peut se contenter de prescrire les 20 grammes de sel additionnés de 3 gouttes d'essence de menthe; on peut alors dissoudre le sel chez soi dans la qualité d'eau la moindre possible.

E.

ROLE SOCIAL DE LA CHANSON.

Parmi toutes les compositions littéraires, celle qui tient la dernière place, c'est la chanson; elle se cache humblement, comme une violette des bois, derrière tout ce luxe de grands morceaux oratoires, d'odes, de discours: on dirait qu'elle craint d'attirer les regards. Oh! c'est que d'ordinaire les hommes n'aiment que ce qui brille, et qu'ils dédaignent ce qui leur cause les plus agréables jouissances.

Cependant, malgré sa modestie et son apparente futilité, la chanson mérite toute notre considération. C'est l'avis de bien des grands esprits. Boileau lui-même ne l'a pas méprisée: sa charte poétique nous la cite plusieurs fois, sous les noms du naïf rondeau, de la vieille ballade, du tendre madrigal, ou du joyeux vaudeville.

Et, après tout, pourquoi la chanson ne serait-elle pas digne de notre attention? Ne devrait-elle pas primer, par droit d'ancienneté, toutes les autres compositions? Mieux que la plupart de nos institutions, n'a-t-elle pas une origine qui remonte jusque dans la nuit des temps, et Châteaubriand n'a-t-il pas dit que le chant fut la première prière de l'homme? N'a-t-elle pas aussi son histoire, histoire glorieuse et bien intéressante?

* *

Prenons-là seulement à partir du moyen-âge. Elle nous apparaît d'abord toute bardée de fer. Elle s'élançait avec Roland dans les combats, bataille avec lui contre les Sarrasins et reçoit son dernier soupir dans le défilé de Roncevaux. Elle publie dans tous les coins de la chrétienté les „gestes" des preux chevaliers et célèbre leurs triomphes dans les tournois. Bientôt elle passe les mers à la suite des Croisés, escalade les murs de Constantinople et de Jérusalem, et va, elle aussi, payer son tribut d'hommage au tombeau du Sauveur.

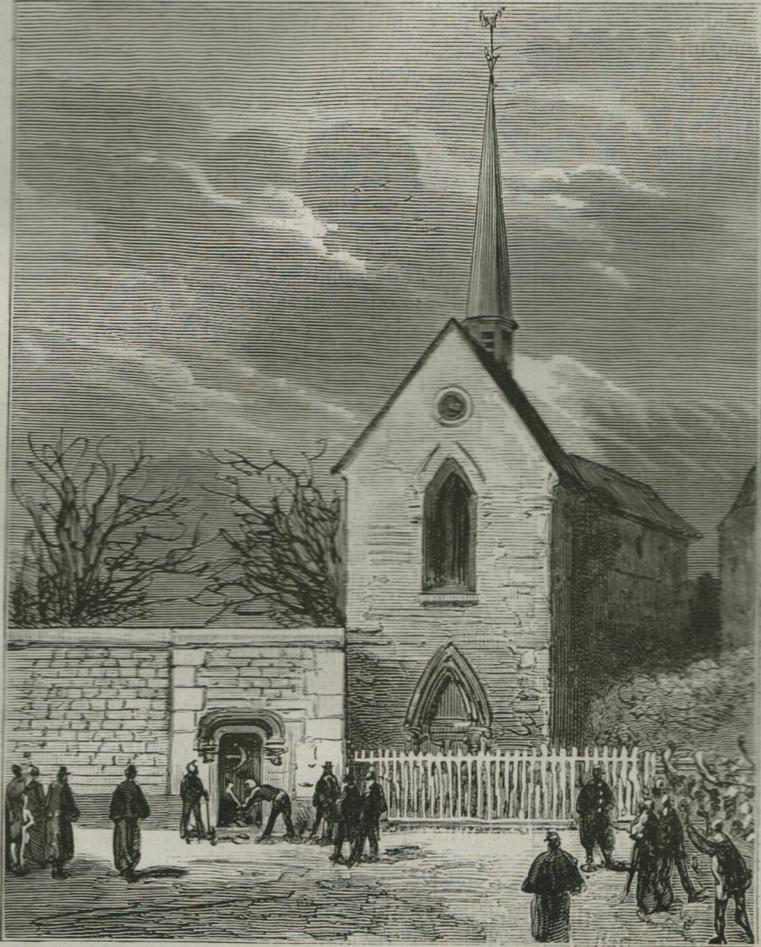
Mais la chanson ne se montre pas toujours avec cette allure guerrière et farouche: elle change parfois de ton; elle prend la voix tendre et mélodieuse du troubadour; elle s'assied avec lui à la table des rois, dont elle dissipe les noirs soucis; ou, accompagnée du luth, elle soupire au pied d'une tour après quelque belle captive.

La chanson est capricieuse, capricieuse comme une femme: tantôt mordante, tantôt flatteuse, tantôt l'un et l'autre à la fois. La voici au service de la satire; elle écrase sous le ridicule les vices de son siècle; elle raille avec une verve charmante les travers des gouvernements ou les bizarreries de la Mode.

* *

Voyez-la dans ce pays où vient d'éclater la guerre: comme elle est dans toutes les bouches, comme elle enflamme tous les cœurs d'un saint patriotisme, comme elle excite le courage même des plus timides! Le conscrit part en chantant, les bataillons s'ébranlent en chantant, et le brave se jette dans la mêlée, le refrain patriotique sur les lèvres. La chanson

EXPULSION DES CONGRÉGATIONS A PARIS



CHEZ LES DOMINICAINS, RUE JEAN DE BEAUVAIS.



CHEZ LES FRANCISCAINS, RUE DES FOURNEAUX.



CHEZ LES ASSOMPTIONNISTES, RUE FRANÇOIS 1^{er}.



CHEZ LES MARISTES, RUE DE VAUGIRARD.



LA VEILLE DE L'EXÉCUTION DES DÉCRETS A PARIS. — Dans la cour des Capucins de la rue de la Santé. — La bénédiction du Père gardien.

a poussé le cri de guerre, elle a entonné l'hymne de la victoire; quand la paix reviendra, elle en dira aussi les fruits et les douceurs.

Et dans les révolutions, quel rôle ne joue-t-elle pas? Elle renverse les trônes, elle fait voler en éclats les autels sacrés, elle prend part aux triomphes des tyrans comme aux massacres des peuples. Au temps de la ligue, elle marche sous la bannière des Guises contre la royauté. Un peu plus tard, les sonnets chantés des frondeurs faisaient rager Mazarin, et trembler Anne d'Autriche derrière les fossés du Louvre. Et pendant la Révolution française, de quel éclat sinistre ne brille-t-elle pas? Alors elle s'affuble du bonnet rouge, elle prend place dans les clubs jacobins, elle monte sur le piédestal de la République. Les têtes tombent au son du „ça ira,” et les hurlements de la „Marseillaise” saluent l'effondrement de la vieille monarchie française.

La chanson enfin se mêle à tous les événements de l'histoire, même les plus vulgaires. Naissances ou mariages de princes, changements de ministères, mesures administratives, incidents politiques ou autres: tout est matière à chanson, tout est de son domaine, et elle en use largement.

Aussi, si quelque terrible catastrophe venait à faire disparaître de nos bibliothèques tous les livres d'histoire, les annales chantantes suffiraient pour nous faire retrouver encore bien des faits et des personnages illustres.

Pourquoi donc regarder la chanson d'un œil de dédain? Son passé est plein de gloire, son actualité pleine d'intérêt. Et quand bien même elle n'aurait pas ce mérite, n'en a-t-elle pas bien d'autres, et qui nous touchent de plus près?

L'homme conserve souvent un certain attachement, ou du moins un certain intérêt, pour les personnes qui se sont trouvées mêlées à son enfance et qui en ont pris soin, pour les objets qui lui rappellent vaguement ses premières années. A ce titre, la chanson ne mérite-t-elle pas un peu notre reconnaissance? Que de fois elle nous a bercés, que de fois elle a appelé le sommeil sur nos paupières rebelles. Souvent aussi, quelque chagrin d'enfant nous faisait pleurer amèrement, et pousser des cris perçants. Alors notre mère nous prenait sur ses genoux; elle nous chantait quelque vieil air: et bientôt nos yeux se séchaient, et tout entier à cette douce mélodie, nous oublions l'objet de nos larmes.

Depuis, nous sommes devenus grands, nous sommes des jeunes gens; mais la chanson ne nous a pas oubliés; elle nous continue toujours ses bienfaits, elle nous suit dans les fêtes, dans les réunions, dont elle est le complément. Elle prend part à nos festins, et, ma foi, elle n'en est pas le moins gai convive. Il est vrai que, pendant le repas, le convive se montre rarement; il n'arrive qu'au dessert. Quand la saveur de quelque vieux bourgogne nous a déjà chatouillé le palais, quand les bouchons sautent, que le champagne mousse dans les verres, fait petiller les esprits et circuler les gais-lazzis d'un bout à l'autre de la table, nous sentons le besoin d'épancher l'émotion joyeuse qui nous gagne malgré nous. C'est alors que se présente la chanson; alors elle est sur toutes les bouches, elle réjouit les vieux, elle transporte les jeunes, elle répand partout l'oubli, la gaieté, le bonheur.

Mais tandis qu'au sein de l'opulence, nous savourons ainsi les délices de la table et du bien-être, peut-être à notre porte un vieillard est là tourmenté par la faim, brisé par la souffrance; il implore la charité du public, mais le public passe sans guère le remarquer; et nous, nous sommes loin en ce moment de songer à l'infortuné et de lui venir en aide. Mais la chanson, elle, est plus généreuse: elle se présente à l'esprit du vieillard, sous la forme de la dolente complainte. Il chante, il chante avec cette voix tremblante à laquelle la douleur donne des accents déchirants; les passants s'arrêtent, la pitié les prend, et les

pièces de monnaie tombent nombreuses dans la main de l'indigent. Ainsi la chanson a procuré au malheureux la subsistance, aux passants l'occasion de faire une bonne œuvre.

La chanson n'est pas fière non plus: elle est à la disposition de tout le monde, elle se donne au pauvre comme au riche, elle pénètre dans la mansarde du journalier comme dans le salon du capitaliste.

Le tisserand s'anime au travail en fredonnant un air; le marteau semble moins lourd au forgeron, quand en le maniant il répète quelques couplets connus, la route moins longue au voyageur, quand il l'égaie de quelque chanson entraînante.

Et vous, hommes d'Etat, gens d'affaires, vous que travaillent de graves soucis, pour vous aussi la chanson a des charmes. Plus d'une fois les gais refrains et les propos désopilants de nos chanteurs comiques n'ont-ils pas déridé votre front, et fait éclore dans votre cerveau tourmenté les pensées les plus agréables, les idées les plus riantes?

Vous, têtes légères au contraire, esprits dissipés et sceptiques, entrez dans nos temples les jours de grande fête. Sentez-vous quelle douce émotion vous remue le cœur, et comme vos pensées s'élèvent vers l'infini? C'est l'effet de ces cantiques mélodieux qui se mêlent à la voix grave de l'orgue; c'est encore un des effets de la chanson.

**

Dira-t-on maintenant que la chanson ne sert pas à grand'chose? Ne voit-on pas, au contraire, qu'elle procure à l'homme les plus agréables jouissances? Elle lui est utile dans tous les âges, dans tous les métiers, dans toutes les positions. En apparence bien futile, elle est donc en réalité bien importante.

Aussi, je ne comprends pas pourquoi, de nos jours surtout, tant de poètes la rejettent comme une matière ingrate ou indigne de leur talent. Les honneurs littéraires seraient-ils donc réservés aux seuls chefs-d'œuvre, et l'art de la chanson ne rapporterait-il pas aussi quelque gloire? Certes, oui; seulement ce n'est pas cette gloire éclatante qui force l'admiration, mais qui s'attire aussi les traits envenimés de l'envie; cette gloire éclatante, mais souvent tardive aussi, qui, refusée à un auteur par ses contemporains, ne lui en est que plus facilement octroyée par la postérité. La gloire du chansonnier est plus douce, elle est plus généreusement accordée, car elle n'excite ni la jalousie, ni la critique. Et qui pourrait éprouver autre chose que de la sympathie pour cet homme qui met tout son talent au service de ses semblables; qui l'emploie tout entier à les divertir, à les distraire de leurs malheurs, à leur rendre la vie plus douce et plus agréable, ou à exciter en eux de généreux sentiments, de grandes pensées, de nobles mouvements? Aussi, tout le monde sourit au chansonnier, au chansonnier honnête; car la gaieté le suit partout, et les noirs chagrins fuient pour ainsi dire à son approche. — Le poète chanteur recueille donc de son vivant déjà le fruit de son labeur et de son génie. Ce n'est pas à dire que son nom périsse avec lui, et que le chemin de l'immortalité lui soit fermé. Non: s'il sait réunir la finesse au naturel, et surtout au respect des bienséances certes, sa mémoire vivra dans les âges futurs; et si Béranger n'avait pas souvent traîné dans la fange les ailes de sa muse, dans des centaines d'années encore on répèterait nombre de ses chansons, si pleines de verve, de chaleur et d'à propos.

LOUIS G.

LES GROS, MANGEURS DES PETITS.

Fable Monténégrinne.

„Je ne sais vraiment, dit un moineau, à quoi pensent les aigles de ne pas enlever les chats; mais je suppose qu'on ne risque pas d'offenser par une question, si elle est faite poliment.”

En conséquence, le moineau ayant fini son déjeuner va trouver l'aigle:

„N'en déplaise à Votre Majesté, lui dit-il,

vous ravissez les pauvres petits agneaux, qui ne font aucun mal, pourquoi pas les chats? Y a-t-il rien de plus méchant que les chats? Le chat rôde en voleur autour de nos nids, croque nos petits et nous croque nous-mêmes, quand il nous attrape. Le chat se nourrit si délicatement qu'il doit être un morceau délicat lui-même. Goûtez-en donc, sire: un chat est plus léger à emporter qu'un agneau ou un chevreau.

— Ah! répondit l'aigle, votre question n'est pas dépourvue de sens. Elle me rappelle qu'une chenille est venue tout à l'heure me demander pourquoi je ne fournis jamais mon déjeuner avec des moineaux. Mais ne vois-je pas un reste de peau de chenille à votre bec, mon enfant?...

Le moineau nettoya son bec sur le duvet de sa poitrine et reprit:

— Je voudrais bien voir la chenille qui est venue vous faire cette question.

— Avancez ici, chenille, dit l'aigle.

La chenille se fut à peine montrée que le moineau la happa et l'avalala; puis, il poursuivit son raisonnement contre les chats.

VOYAGES.

LA CITÉ DES MORMONS (1).

Je n'ai pas la prétention de connaître et d'expliquer les causes du Mormonisme et encore moins de juger les Mormons. Je ne parlerai donc pas de leur religion, de son origine et de ses destinées probables; assez de livres ont été publiés sur ce chapitre. Ici comme ailleurs, je ne m'occuperai que du côté physique des choses. Je dirai ce que j'ai vu et ce que chaque touriste peut voir comme moi: c'est la photographie de mon voyage que j'ai l'intention d'écrire, et rien de plus.

Salt-Lake-City, en français, „la Ville du Lac-Salé,” s'élève en amphithéâtre au pied des monts Wahsatch, à peu de distance des rives du Jourdain, qui se jette à dix kilomètres plus loin dans le Grand-Sin. Ses rues, larges de quarante mètres, sont plantées d'une double rangée d'arbres. Ce sont ordinairement des saules pleureurs, des peupliers, des acacias. De chaque côté, court un ruisseau d'eau limpide; sous l'influence de la chaleur et de l'humidité, ces arbres, dont le plus vieux n'a pas trente ans, ont pris un développement considérable. Les maisons, élégamment construites en bois, sont séparées de la rue par de jolis jardins bien entretenus, de plantureux vergers. Quelques-unes disparaissent sous d'épais massifs de plantes grimpances; souvent aussi l'habitation du propriétaire se cache à tous les regards au centre d'un bois épais d'abricotiers et de pêchers couverts de fruits.

Le quartier des affaires ressemble aux autres villes du Far-West. La principale artère qui le traverse, Main-Street, est bordée d'hôtels, de brasseries, de belles boutiques, de larges magasins, parmi lesquels on remarque l'entrepôt de la Société Coopérative, long de cent mètres, haut de trois étages, avec accenseur à vapeur.

De chaque côté de la rue règnent de larges trottoirs en bois, ornés de bancs en forme d'escaliers et abrités par une galerie. La circulation y est très-active, et on rencontre souvent des groupes d'Indiens, au costume pittoresque, contemplant gravement les merveilles de la civilisation.

Partout des enseignes colossales attirent les regards; celles des Mormons portent en vedette l'image d'un œil entouré d'une auréole de rayons. La population de la capitale mormonne s'élève à 20,000 habitants, sur lesquels on compte environ 5,000 gentils.

(1) Extrait des PROMENADES DANS LES DEUX AMÉRIQUES, ouvrage à la fois amusant et instructif, dû à M. ED. COLTEAU, auteur des „Promenades dans les Indes et à Ceylan.” On y trouve des détails intéressants sur les villes les plus importantes, les mœurs des habitants, les chemins de fer et les aspects variés que revêt la nature dans le Nouveau Monde depuis le Canada jusqu'à la Patagonie, en passant par la zone intertropicale. Deux cartes spéciales permettent de suivre pas à pas l'itinéraire de M. Colteau dans ses lointaines pérégrinations. (Paris, Charpentier, Editeur.)

Ma première visite fut naturellement pour le Tabernacle.

Au milieu d'un terrain enclos par de hautes murailles, s'élève un vaste bâtiment de bois, de forme ovale, à l'aspect lourd et disgracieux, surmonté d'une coupole basse semblable à une carapace de tortue. L'intérieur est complètement garni de bancs; à une extrémité se trouve un jeu d'orgues; au-dessus une estrade où sont placés le fauteuil du prophète Brigham Young et les sièges des évêques et des saints. Tout autour, à la hauteur d'un premier étage, règne une galerie réservée aux femmes. Les murailles sont nues et froides, mais reluisantes de propreté. Du reste, aucun emblème religieux, aucun autre ornement que des guirlandes de feuillage suspendues aux piliers.

Le gardien qui m'accompagne me dit que 12,000 personnes peuvent se tenir assises dans l'unique salle de cet étrange édifice.

Tout près de là, dans le même enclos, on a commencé à bâtir, en style gothique, un nouveau temple qui sera de proportions considérables et tout en granit. De nombreux ouvriers sont occupés à tailler des blocs énormes; mais les travaux avancent lentement. Bien qu'entreprise depuis une dizaine d'années, la nouvelle construction ne s'élève encore qu'à quelques mètres au-dessus du sol.

En face de l'enclos sacré, et cachée derrière de hautes et épaisses murailles, semblables à des fortifications, s'étend la résidence privée de Brigham Young.

Autant que j'ai pu m'en rendre compte, elle se compose de plusieurs maisons où sont logées, séparément, les dix-neuf femmes du prophète avec leurs enfants. Une porte monumentale, surmontée d'un aigle colossal en bois sculpté, aux ailes étendues, donne accès à une vaste cour au fond de laquelle se trouvent des magasins et des bâtiments d'exploitation. Vis-à-vis s'élève une riche construction, à peine terminée, appartenant à la dernière épouse de Brigham Young, la favorite Amélia. C'est un véritable petit château, d'un style élégant, magnifiquement orné de superbes glaces, et que l'on connaît dans le pays sous le nom de Palais Amélia.

J'eus la bonne fortune de voir le célèbre prophète au moment où il sortait de chez lui. Appuyé sur le bras d'un de ses saints, il traversa le trottoir à deux pas de moi, pour gagner sa voiture.

Brigham Young est un beau vieillard de soixante-quinze ans, d'une taille au-dessus de la moyenne. J'avais cru devoir, en ma qualité d'étranger, me découvrir sur son passage; il s'empressa de me rendre mon salut par un signe de la main, selon l'usage du pays. Un Américain n'ôte son chapeau que dans la compagnie des dames.

Dans une rue voisine se trouve le Musée, petit, mais intéressant à visiter. Il renferme une curieuse collection de minéraux et de fossiles de l'Utah, une série d'antiquités, d'armes, de poteries, d'ustensiles provenant de fouilles pratiquées dans les ruines d'anciens villages indiens; des spécimens de l'industrie moderne, des oiseaux et animaux du pays, etc.

Il y a aussi à Salt-Lake un joli théâtre où une troupe d'artistes mormons donne des représentations plusieurs fois par semaine.

La plupart des interminables avenues de la cité sont desservies par des tramways; l'un d'eux me conduisit à une source sulfureuse située à quelque distance de la ville; on y a bâti un établissement de bains confortables et très-fréquentés. L'eau tiède jaillit du sol en abondance; elle est reçue dans de vastes piscines où l'on peut se livrer au plaisir de la natation; on y trouve aussi des baignoires particulières, des bains ordinaires, des bains russes à air chaud et des bains turcs.

Je revins lentement à pied à l'hôtel, en prenant une autre direction. Les jardins et les vergers de la ville couvrent un espace immense. Je me rappellerai toujours cette délicieuse promenade, à l'ombre des beaux arbres, le long des allées désertes qu'égayaient seuls le murmure de l'eau courante et le babil incessant des merles peu farouches qui se pourchassaient sous la feuillée; le soleil était à son déclin; les pics des Wahsatch, se dressant à

5,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, étincelaient encore sous ses derniers rayons. Bientôt une teinte bleu sombre envahit la base de la montagne, tandis que les cimes neigeuses se coloraient en rose tendre; à l'autre extrémité de l'horizon, le soleil, semblable à un immense globe de feu, disparaissait lentement par delà le Grand Lac-Salé; sous cette lueur éblouissante, la nature entière semblait en proie à l'incendie.

En résumé, Salt-Lake, est l'une des villes les plus agréables des États-Unis; sous beaucoup de rapports, elle ne le cède en rien à d'autres cités bien plus populeuses. Le soir, les élégants étalages, brillamment éclairés au gaz, attirent une foule de promeneurs, de joyeuses troupes d'enfants, plus nombreux ici que partout ailleurs, prennent leurs ébats sur les larges trottoirs.

Malgré cette prospérité apparente, je dois dire cependant que, depuis l'achèvement du chemin de fer du Pacifique, qui a amené dans l'Utah une foule de Gentils, le Mormonisme ne fait plus que de rares prosélytes; leur nombre ne s'accroît plus que par l'excédant des naissances. La polygamie elle-même tend à disparaître.

E. COTTEAU.

LE COUP DE CRAVACHE,

ou

TOPEE-LE-MULATRE.

PREMIÈRE PARTIE.

XIV.

Ces mots de Kalloo: „J'ai fait aujourd'hui deux grandes découvertes," firent bondir le cœur d'Armand Elliot, qui s'écria:

— Quoi, vous avez des nouvelles concernant Topee?

— Oui, maître... J'ai causé avec quelques uns de ceux qui sont venus dans notre camp, et j'ai appris que trois d'entre eux avaient servi dans le même régiment que le mulâtre, et que celui-ci avait été tué par un soldat anglais. Cependant, le troisième individu n'était pas d'accord avec les autres: il prétendait qu'en effet le cipaye avait été blessé, mais qu'il n'était pas mort, et que deux ans après la révolte, il fit une apparition au village de Lassa, qu'il a quitté au bout de deux jours, pour se diriger vers le Sud.

— Il se peut qu'il soit encore en vie à présent, dit Armand.

— Certainement, maître; mais l'homme qui m'a donné ces renseignements, m'a dit aussi qu'un de ses amis avait également rencontré Topee se dirigeant vers le Nord. Les parents du cipaye habitent une petite ville appelée Narès, dans le Punjab, un endroit assez éloigné d'ici, où je puis vous conduire directement.

— Nous irons à Narès; si nous ne le trouvons pas, nous obtiendrons peut-être des renseignements sur son compte. Vous avez fait là réellement une grande découverte, Kalloo.

— Oui, maître, Kalloo est plus malin que Puntab, dit le Parsi avec un ton de mépris: Kalloo a des yeux et des oreilles, il se meut silencieusement comme le serpent et il apprend tout... J'ai encore fait une autre découverte qui vous concerne, maître.

— Quelle est-elle?

— Puntab et ses camarades sont au service du riche marchand de Calcutta; ils vous espionnent et surveillent tous vos mouvements. Quand vous parlez, ils se glissent dans votre tente pour entendre ce que vous dites et en faire rapport à leur maître.

Elliot fut d'abord très étonné en entendant cette révélation; mais, après avoir réfléchi, il se dit qu'en effet Henri Bathurst devait avoir eu un intérêt quelconque, en mettant à leur disposition des hommes qui lui appartenaient.

— Le négociant de Calcutta doit être votre

ennemi, continua Kalloo, car ce matin, au point du jour, j'ai entendu Puntab dire qu'il était particulièrement chargé de vous espionner, ainsi que le fils de son maître, et que si la jeune personne était retrouvée, ses compagnons et lui devaient l'enlever et la conduire à Calcutta.

— Demain matin, dit Armand, j'en parlerai à Wolsey, et nous renverrons ces individus.

— Gardez vous en bien, maître; méfiez-vous d'eux, mais ne montrez pas que vous connaissez leurs projets. Du reste, ayez confiance en Kalloo, et tout ira bien.

Armand reconnut la sagesse des paroles du fidèle Parsi et résolut de garder pour lui seul ce qu'il venait d'apprendre. Seulement, il se dit qu'un homme averti en vaut deux et que désormais il serait sur ses gardes.

Le lendemain soir, quand l'heure du coucher fut venue, Elliot souhaita la bonne nuit à Bathurst et se rendit dans sa tente.

Il donna quelques instructions à Kalloo, puis se glissa silencieusement au dehors et se dirigea vers la tente de son cousin.

Arrivé là, sans avoir été aperçu, il ouvrit un couteau très-tranchant et fit une incision dans la toile contre laquelle il colla son œil.

Le jeune Bathurst était au milieu de la tente, en conversation avec Puntab.

Elliot n'entendit pas distinctement ce qu'ils disaient, mais il vit Wolsey se diriger du côté où il se trouvait, prendre sa valise et l'ouvrir, en murmurant contre l'insatiable cupidité de ces noirs démons d'Indiens.

L'avidité Hindou l'avait suivi, et ses yeux brillèrent comme ceux du serpent quand il vit son maître tirer d'un portefeuille trois billets de banque.

— Tenez, dit Wolsey avec mépris en les lui tendant, voilà beaucoup plus que vous ne méritez.

Puntab s'inclina.

Le jeune Bathurst le regarda attentivement pendant un moment, puis, saisissant l'Hindou par le poignet, il le tint serré comme dans un étou.

— Gardez-vous de me trahir, dit-il d'une voix menaçante, car dans ce cas vous ne savez pas jusqu'où ma vengeance peut aller...

L'indigène tressaillit en entendant ces paroles, et ses traits s'altèrent.

— Vous savez ce que j'attends de vous, continua Wolsey, en appuyant sur chaque mot. Aussitôt que la jeune fille sera retrouvée, M Elliot et cet espion de Parsi doivent être écartés de notre chemin, de manière qu'ils ne puissent retourner à Calcutta que bien longtemps après que j'aurai quitté le pays. Par dessus tout, il faut qu'aucun soupçon ne puisse planer sur moi dans cette affaire.

L'Hindou s'inclina de nouveau, et un sourire satanique vint effleurer ses lèvres.

Elliot, qui avait entendu tout ce qu'il voulait savoir, se retira sans bruit et se dirigea vers sa tente.

— Ma tâche devient doublement difficile, pensa-t-il: j'ai des ennemis de deux côtés, le père et le fils. Cependant, malgré le péril qui me menace, je poursuivrai jusqu'au bout l'œuvre que j'ai entreprise.

XV.

Armand Elliot et Wolsey Bathurst, suivis de leur escorte, se dirigèrent vers Narès, où ils arrivèrent une dizaine de jours après avoir quitté Lassa.

C'était une petite ville possédant une mosquée mahométane, un temple indien et dont les maisons étaient les unes très-luxueuses, les autres très-misérables.

Les voyageurs eurent bientôt découvert un khan ou auberge où ils demandèrent à loger.

Comme les visiteurs anglais étaient rares à Narès, ils attirèrent l'attention générale.

Puntab et Kalloo se rendirent au centre de la ville, et chacun d'eux travailla séparément pour découvrir quelque trace de Topee.

Enfin, après beaucoup de démarches, on apprit que les parents du cipaye habitaient l'endroit.

C'étaient des Hindous de la plus basse classe. Ils commencèrent par déclarer que

Topee avait été tué par un soldat anglais pendant la guerre.

Quand on leur eut dit qu'il avait été vu à Lassa, deux ans auparavant, ils avouèrent qu'en effet il avait survécu à ses blessures, mais qu'il était mort pendant un voyage qu'il avait fait à la cité sacrée de Benarès.

Ni Kalloo, ni Puntab ne crurent un mot de cette histoire, et ils mirent tout en œuvre pour savoir la vérité.

Ils firent les plus belles promesses aux parents de Topee, leur offrirent de l'or, mais ceux-ci restèrent insensibles à toutes les séductions.

Nos deux serviteurs retournèrent donc au khan, bien convaincus que le cipaye était encore de ce monde.

La petite troupe demeura à Narès pendant quinze jours, qui furent employés à faire des recherches actives et à interroger les habitants de l'endroit.

Kalloo proposa alors de se remettre en route et de s'arrêter à chaque ville, village ou hameau qu'on rencontrerait pour recueillir des renseignements sur le mulâtre.

Son idée fut approuvée, et des jours, des semaines se passèrent ainsi en investigations.

En ce moment, Kalloo, qui se trouvait sur la limite de l'ombre projetée par l'arbre gigantesque, poussa une exclamation.

— Qu'est-ce ? demanda Puntab en ricanant.

— Le maître vient de dire qu'il lui semblait que nous allions faire une découverte, dit Kalloo avec enthousiasme; eh bien ! regardez là-bas, dans la plaine : un homme s'avance vers nous; c'est lui qui nous apportera la lumière.

Le jeune Bathurst éclata de rire.

— Votre Parsi a pleine confiance en vos paroles, Armand; il vous prend pour une espèce de prophète. Voyons, jetons un coup d'œil sur ce nouveau venu.

Il se leva, et tous les regards se dirigèrent vers l'endroit indiqué.

La plaine était éclairée par les rayons argentés de la lune. Au loin, on voyait une forme solitaire se dirigeant à pas lents vers le lieu où campait la petite troupe.

L'inconnu s'approcha de plus en plus. Il lui était impossible de voir les personnes abritées sous le banyan.

Le Parsi s'était placé tout à côté de son maître, et Puntab avait rejoint Wolsey Bathurst. Les autres domestiques se tenaient sur l'arrière-

— Je connais le pays entier, continua-t-il avec fierté, j'en ai parcouru toutes les provinces; j'ai vu de petits royaumes qui ne se sont jamais soumis à la domination anglaise...

— En vérité ! exclama Elliot. Dans vos voyages n'auriez-vous pas par hasard rencontré un homme qui s'appelle Topee.

— J'en ai connu beaucoup de ce nom.

— Celui dont je vous parle était un cipaye.

— J'en ai connu qui étaient cipayes et qui s'appelaient Topee, dit le fakir avec placidité.

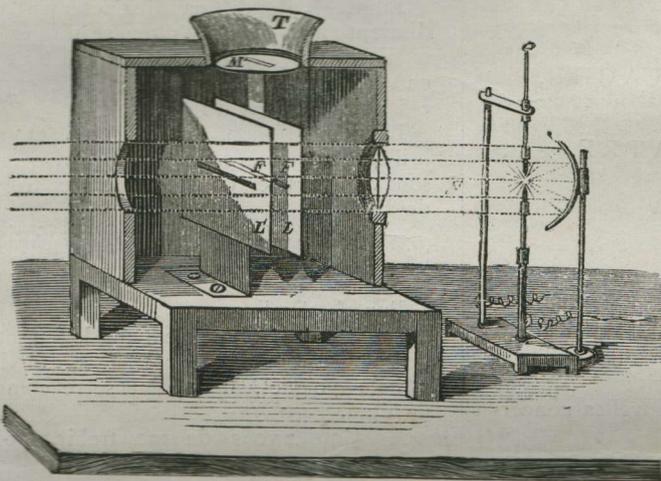
— N'avez-vous jamais entendu parler d'une jeune fille blanche, dans les parties montagneuses des Indes ? continua Armand.

— Certainement, répondit le fakir, on m'a appris qu'il y en avait plusieurs : des aveugles, des estropiées, des mutilées qui se cachent aux yeux de leurs compatriotes quand le hasard les met en leur présence.

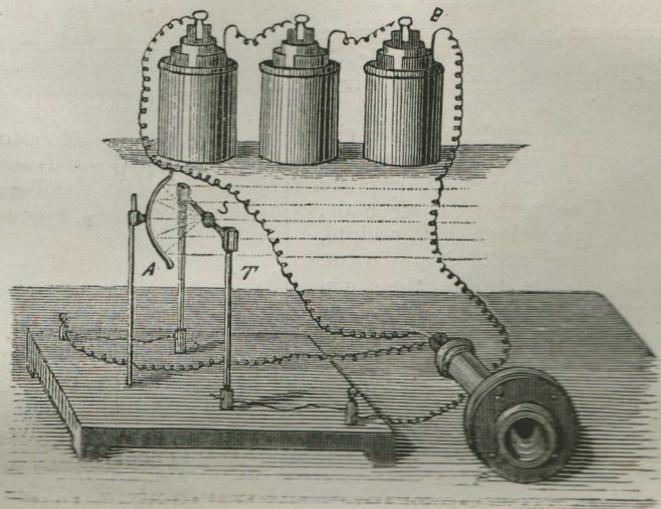
Elliot, en entendant ces paroles, éprouva un pénible serrement de cœur.

— Nous cherchons une jeune Anglaise, dit-il, qui a été enlevée, il y a treize ans, par un cipaye.

— Vous ne la trouverez pas... Ces malheureuses femmes ne demandent qu'à être ou-



APPAREIL DE TRANSMISSION.



APPAREIL DE RÉCEPTION.

Le mois de mars s'était écoulé, avrii touchait presque à sa fin, et jusqu'alors pas le moindre espoir de succès.

Ils avaient visité toutes les villes, tous les villages de cette province et n'étaient parvenus à obtenir aucun renseignement concernant Rosamonde et son ravisseur.

Un soir, au commencement du mois de mai, ils s'étaient arrêtés près d'une rivière, sous un banyan dont les innombrables troncs pouvaient abriter une petite armée.

Les hommes et les chevaux furent rassemblés sous l'ombre protectrice de ce pavillon de verdure, et se couchèrent sur l'herbe, en attendant que les tentes fussent dressées pour la nuit.

— Eh bien, dit Wolsey Bathurst à son cousin, je crois que mon père a eu raison en nous disant que nous ne retrouverions ni Rosamonde Tregaron, ni cet infâme Topee, et, à mon avis, il sera bientôt temps de mettre un terme à nos courses aussi infructueuses que pénibles, et de retourner à Calcutta. Le pays est affreux, nous sommes épuisés par la chaleur et la fatigue; il me semble qu'il serait insensé de marcher encore en avant.

— Vous ferez ce qui vous plaira, répondit Elliot; quant à moi, je poursuis le but que je veux atteindre.

— En ce cas, il faut bien que je vous accompagne, fit Bathurst d'un ton maussade; mais avouez qu'il y a de quoi être découragé.

— Je ne suis pas de votre avis, fit Armand; au contraire. J'éprouve un singulier pressentiment; il me semble même que nous sommes à la veille d'une grande découverte.

Wolsey haussa les épaules; il avait peu de foi dans les paroles prophétiques de son cousin.

plan, à une distance respectueuse. Il était à supposer que le voyageur cherchait un abri pour la nuit, et que c'était le banyan qui l'avait attiré en cet endroit.

Il fut bientôt arrivé auprès de nos voyageurs.

XVI.

C'était un mendiant indigène, un fakir, couvert de quelques pauvres haillons. Sa longue chevelure descendant sur les épaules, ses yeux enfoncés et ses joues creusées en faisaient un objet digne de pitié.

Elliot lui offrit de la nourriture, qu'il accepta avec joie, et quand il fut bien repu, il se coucha sur le gazon, pour prendre du repos.

Armand et Bathurst, qui dans leurs pérégrinations avaient appris l'hindoustani, et étaient à même de bien comprendre cette langue, dirent à Kalloo qu'il devait questionner le nouveau venu et lui demander d'où il venait.

Le Parsi obéit.

— Je suis comme le vent, répondit le fakir. Je viens du Nord, du Sud, de l'Est et de l'Ouest. Je parcours tous les lieux.

Kalloo continua la conversation, et l'inconnu narra de merveilleuses histoires dont il avait été témoin. Il parla des pays qu'il avait visités, des peuples qui habitent les montagnes; du Punjab et des déserts sablonneux de Scindi, de ces hommes pieux qui se torturent par amour pour leur culte; il raconta qu'il en avait vu qui s'enfonçaient dans la chair leurs ongles qu'ils avaient laissés croître jusqu'à la longueur de plusieurs pouces; d'autres qui étaient restés debout pendant des années sur un pilier de marbre, sans bouger; enfin il fit une foule de récits également curieux.

blées; elles végètent presque toutes dans un état d'abrutissement ou d'esclavage, et je n'ai entendu parler que de deux femmes blanches dont le sort ne fût pas à plaindre.

— Qui sont-elles ? où se trouvent-elles ? demanda vivement Elliot.

— L'une est appelée la Begum blanche, et l'autre est sa sœur, répondit l'interpellé.

— La Begum blanche... qui est-elle ?

— Ecoutez : Dans un petit royaume, situé au Nord de ce pays, et appelé Khalsar, règne la Begum blanche. Elle a succédé à la feuve reine, qui était de naissance hindoue, au détriment du frère de celle-ci; ce frère prétend devenir l'époux de la Begum, et si elle ne veut pas partager le trône avec lui, il l'en chassera.

— Quel âge a-t-elle ? Est-elle Anglaise ?

— On dit qu'elle n'est pas Anglaise, mais bien une pâle fille des dieux. Elle est jeune, élancée comme le palmier; sa peau est aussi blanche que la neige qui couvre les Himalayas, et ses yeux brillent comme les étoiles du firmament. La reine qui vient de mourir l'aimait beaucoup et l'a adoptée pour son héritière.

— Vous dites qu'elle a une sœur, remarqua Armand en s'adressant au fakir.

— La Begum blanche l'appelle ainsi, quoique l'autre ne soit pas une fille des dieux... Celle-là est peut-être Anglaise.

— Si c'était Rosamonde, Elliot ! exclama Bathurst. Il faudra nous mettre en route demain matin : nous irons à Khalsar.

— Kalloo, dit Armand à son fidèle serviteur, demandez à cet homme s'il veut nous guider jusqu'à Khalsar; il sera bien récompensé.

Le Parsi fit la proposition, et le fakir promit de les suivre au royaume gouverné par la Begum blanche.

(A continuer.)